CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet 2026. Concert inaugural / le 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

Ce 22 juillet, le Teatro Thalia, joyau baroque niché au cœur de Lisbonne, a ouvert ses portes pour le concert inaugural de la 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academia*. Ce théâtre privé, érigé au XVIIIe siècle, fut un lieu emblématique de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se réunissaient aristocrates et intellectuels amoureux du beau. Ses murs de pierre apparente et son acoustique veloutée semblent encore imprégnés des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, le drame n'était pas sur scène, mais dans les cœurs.

Alors que le nombreux public achevait de prendre place, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**,

apparut, la voix teintée d'une émotion contenue. Il annonça la nouvelle qui assombrissait déjà le début du festival : la disparition soudaine, à la veille de l'inauguration, du grand violoniste et professeur hispano-allemand **Stephan Picard**. Avec une grande dignité, Filipe Pinto-Ribeiro tint à remercier chaleureusement le violoniste **Linus Roth**, dont la disponibilité et l'exceptionnel geste artistique – accepter en urgence de diriger les masterclasses de violon et de participer à ce concert inaugural – méritaient toute l'admiration. Puis, dans un élan de générosité et de fidélité à l'esprit du festival, il annonça que ce concert d'ouverture, et l'intégralité de cette 12e édition du VERÃO CLÁSSICO, seraient dédiés à la mémoire de Stephan Picard. L'émotion était à son comble, et la musique allait désormais porter le deuil et l'hommage.

Le programme s'ouvrit alors sur une œuvre ajoutée spécialement pour l'occasion, comme un souffle venu de l'éternité : le *Mozart-Adagio* d'Arvo Pärt, composé en 1992 *in memoriam* du grand violoniste Oleg Kagan. Ce choix, d'une pertinence bouleversante, tissait un fil invisible entre deux morts prématurées. Sur scène, trois artistes – **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano – se recueillirent dans une interprétation d'une intensité rare. La musique de Pärt, avec son tintement méditatif, ses silences habités et ses notes suspendues comme des offrandes, créa un espace sacré sous les voûtes du Thalia. Chaque phrase musicale était un souffle retenu, un hommage muet au disparu. Ce fut un moment de pure grâce, où le temps semblait suspendu, et les larmes perlaient dans les regards émus des musiciens. Une communion parfaite entre l'âme d'un compositeur, le geste des artistes et la mémoire d'un violoniste dont l'esprit flottait parmi le public.



Passé ce moment de ferveur, la soirée s'envola avec le *Trio avec piano n°39* de **Josef Haydn**, interprété par **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Dès l'Andante initial, s'installa une complicité lumineuse. Le *Poco adagio* fut un tissage de dialogues exquis, et le Finale « *à la hongroise* » conclut avec une virtuosité étincelante, les trois artistes semblant ne former qu'un seul souffle. Une lecture empreinte de naturel et d'élégance. Vint ensuite un moment insolite : le *Duetto* pour violoncelle et contrebasse de Rossini, interprété par **Edgar Moreau** et **Alexandra Scott.** Quel démonstration de génie ! La contrebasse, souvent reléguée au second plan, s'éleva ici avec une rondeur, une agilité et un chant prodigieux, dialoguant à égalité avec le violoncelle profond de Moreau. L'*Andante Molto* fut un duo d'amour, une mélancolie envoûtante, avant que l'*Allegro final* ne conclue cette pièce de bravoure par un déploiement de jeux de cordes, salué par les applaudissements reconnaissants du public.

La soprano russo-allemande **Anna Samuil** illumina ensuite la

scène avec les *Canzoni da camera* de Puccini. Quelle palette d'émotions ! Sa voix, d'une richesse captivante et d'un timbre magnétique, sut passer de la langueur passionnée de « *Sole e amore* » à l'ivresse méditerranéenne de « *Terra e mare* » et à la grâce enfantine de « *E l'uccellino* ». Sa diction, parfaite, et son art de la colorature firent revivre ces miniatures avec une intensité dramatique saisissante, avant de conclure ce moment puccinien par le déchirant aria « *In quelle trine morbide* » extrait de *Manon Lescaut*, où chaque silence portait le poids du désespoir. **Matthias Samui**l, son époux au piano, fut un compagnon d'une sensibilité infinie. La soirée se poursuivit avec les *Romanze da camera* de **Giuseppe Verdi**, où Anna Samuil révéla une nouvelle facette de son immense talent. La religiosité douloureuse du « *Deh, pietoso, oh Addolorata* » fut un instant de pure grâce, contrastant magnifiquement avec la verve populaire du « *Stornello* » et l'élan joyeux du « *Brindisi* ». Une fois encore, la complicité avec Matthias Samuil, au piano, était totale, chaque phrase musicale étant un échange vibrant.

Et, enfin, l'apogée de cette soirée mémorable : le *Trio avec piano n°1* de **Félix Mendelssohn,** interprété par **Eszter Haffner** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Il est difficile de trouver les mots pour décrire l'incandescence de ce moment. Le *Molto Allegro agitato* initial fut un tourbillon romantique d'une énergie presque sauvage, les trois cordes s'enlaçant et se délaçant avec une précision chirurgicale et un lyrisme débordant. L'*Andante* offrit une respiration, une île de mélancolie d'une beauté céleste, avant que le *Scherzo*, avec son *leggiero e vivace* survolté, ne déchaîne l'enthousiasme de la salle. Le Finale, *Allegro assai appassionato*, fut l'apothéose : une course vertigineuse, une démonstration de maîtrise absolue où les quatre artistes, portés par la sensibilité de Haffner, la profondeur de Moreau et le piano éblouissant de Pinto-Ribeiro, entraînèrent le public dans un tourbillon d'émotion pure.

À la fin, les applaudissements furent longs, intenses, mêlés d'une émotion palpable. Ce concert inaugural des « Master Fest » (trois autres suivront jusqu'au 1er août…) fut, en définitive, un geste artistique total, une leçon de vie où la musique sut transformer la perte en beauté, la tristesse en communion. Sous la direction passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, le ***Verão Clássico*** a posé une pierre blanche sur le chemin de Stephan Picard. Ce festival, qui se tient chaque été au cœur de la capitale portugaise, confirme, avec une intensité peu commune, son statut de rendez-vous incontournable de l'été lisboète. Et ce premier « *Master Fest* », par sa qualité exceptionnelle et la profondeur de son hommage, restera longtemps gravé dans les mémoires comme une nuit où la musique fut plus forte que tout.



CRITIQUE, festival. LISBONNE, Concert d'ouverture du 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet

2026. 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

---

CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla

Depuis un demi-siècle (!), le Festival du Vigan rayonne au cœur des Cévennes, porté par la vision et la passion inaltérable de son fondateur, le pianiste Christian Debrus. En 2026, pour ce jubilé d'or (jusque dans la couleurs du programme général du festival !), la manifestation cévenole célèbre cinquante ans d'exigence artistique et de convivialité, fidèle à l'esprit qui l'anime depuis sa création en 1976. Le programme, éclectique et

toujours d'une grande qualité, invite mélomanes et curieux à (re)découvrir des lieux chargés d'histoire, des églises et temples accrochés aux flancs du collines et montagnes de Cévennes, dont l'acoustique et l'intimité créent une magie unique à chaque concert. Cette édition anniversaire, qui s'étale sur tout l'été (jusqu'au 25 août cette année), voit défiler des artistes de renom, de jeunes talents et des figures emblématiques, confirmant la longévité et le rayonnement de ce festival singulier.

Un moment de grâce à Aumessas : flûte et harpe en harmonie

Parmi les temps forts de cette programmation 2026, le concert du 22 juillet, qui avait lieu dans le charmant **Temple d'Aumessas**, où la harpiste **Anaïs Gaudemard** et le flûtiste **Frédéric Chatoux** ont offert une prestation d'une touchante beauté.



Le programme, savamment concocté, était un véritable voyage musical. Il s'ouvrait sur la *Sonate BWV 1020* de **Johann Sebastian Bach,** interprétée avec une clarté et une justesse de style qui ont immédiatement plongé l'auditoire dans une méditation pleine de grâce. La *Fantaisie en La Majeur op.124* de **Camille Saint-Saëns** a ensuite déployé tout son romantisme, la harpe d'Anaïs Gaudemard répondant avec une palette de couleurs chatoyantes à la flûte lumineuse de Frédéric Chatoux. Les pièces de **Gabriel Fauré**, *Après un rêve* et le *Morceau de concours*, ont été des

moments de pure poésie, où le souffle et le toucher se sont faits d'une douceur infinie pour exprimer toute l'intimité et la mélancolie du compositeur.

La soirée s'est ensuite poursuivie avec l'*Entr'acte* de **Jacques Ibert**, une pièce pleine de verve et de fantaisie que les deux artistes ont rendue avec un *brio* et un esprit espiègle irrésistibles. La *Suite paysanne hongroise* de **Béla Bartók** a été une autre révélation, les deux musiciens explorant avec virtuosité les rythmes et les couleurs des danses populaires des Pays de l'Est, dans une interprétation à la fois puissante et subtile. Enfin, l'évocation du tango avec *Night Club 1960* d'**Astor Piazzolla** a électrisé le temple, la flûte se faisant tour à tour sensuelle et incisive, portée par le souffle puissant de la harpe.

Au-delà de l'exceptionnelle qualité d'interprétation, ce concert fut aussi un modèle de partage et de pédagogie. Avant chaque œuvre, Frédéric Chatoux (puis la harpiste pour les deux dernières piéces), avec une éloquence et une clarté remarquables, a pris le temps de présenter les pièces, d'en éclairer le contexte, les spécificités et les intentions des compositeurs. Cette approche a offert au public, qu'il soit mélomane averti ou simple amateur, une clé d'écoute précieuse, rendant la musique encore plus limpide et l'expérience profondément enrichissante. Ce geste, qui témoigne d'un profond respect pour le spectateur, a créé un lien unique entre les artistes et son public, transformant le récital en une véritable conversation musicale.

La complicité des deux artistes a également brillé dans les deux *bis* offerts en toute générosité. Un arrangement inattendu et poignant de *La Foule*, la célèbre chanson d'**Edith Piaf,** a d'abord suscité l'émotion, suivi de l'*Adagio* du **Quatuor avec flûte** de **W. A. Mozart**, un moment de pure sérénité qui a conclu cette soirée sur une note d'apaisement et de beauté absolue. Ce fut un concert exceptionnel, une célébration lumineuse de la musique de chambre dans un cadre idyllique… à l'occasion de

ce **50e Festival du Vigan** !

CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla. Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 44e Festival International d'Opéra Baroque, (Cour des Hospices), le 18 juillet 2026. PERGOLÈSE : L'Olimpiade. A. Zorzi Giustiniani, A. Bonitatibus, C. Colombo, S. Frigato, T.

Raftis… Orchestra Ghislieri, Giulio Prandi (direction musicale)

Vingt-trois ans après, le chef-d'œuvre lyrique de Pergolèse – *L'Olimpiade* – revient au Festival International d'Opéra Baroque de Beaune, dans une version hélas quelque peu écourtée, mais admirablement interprétée, avec une direction et une distribution de très haut vol.

Si la production opératique de Pergolèse reste relativement méconnue, du moins en France, le Festival de Beaune, fidèle à sa mission révélatrice de joyaux enfouis, avait fait œuvre de pionnier en présentant en 2003 cette *Olimpiade* avec, déjà, **Anna Bonitatibus**, puis en révélant, l'année suivante, son chef-d'œuvre comique, *Il Flaminio*, dirigé par le chef napolitain Antonio Florio. Ce 3ème *week-end* du festival bourguignon est en grande partie consacré à cet « *illustre inconnu* », auteur immortel du *Stabat Mater*, donné le lendemain avec d'autres œuvres napolitaines (Durante, Leo), permettant ainsi au public d'avoir un panorama plus vaste de sa production musicale.

L'*Olimpiade* est la troisième version, après celle de Caldara (1733) et de Vivaldi (1734), représentée en 1735 à Rome au théâtre Tordinona, de l'un des plus beaux livrets de Métastase, qui donna lieu à une soixantaine de versions. Si les sources sont multiples (Pausanias, Hérodote, Le Tasse, Guarini, l'Arioste, Maffei, Zeno ou Voltaire), Métastase écrit un livret d'une grande rigueur et d'une grande beauté classique, usant d'une remarquable économie de moyens pour

révéler toute une gamme d'affects contradictoires que synthétise parfaitement la célèbre et magnifique aria d'Aminta au centre même du drame, « *Siam navi all'onde algenti* », exemplaire métaphore des péripéties que traverse la vie humaine, faite d'obstacles à un bonheur qui finit par triompher (les intrigues du poète impérial illustrent ces « *Felicità sognate* » que déclame Cleonice dans son *Demetrio*).

Mise à part les premières versions, il est rare que les versions successives d'un même livret soient scrupuleusement fidèles aux intentions premières du poète. Si la version de Pergolèse trahit un peu moins l'intégrité du drame que la version précédente de Vivaldi, le compositeur napolitain s'adapte néanmoins aux contraintes du théâtre et aux interprètes dont il disposait. Ainsi, les chœurs du petit théâtre romain étant engagés sur une autre production, ceux prévus initialement par Métastase sont escamotés et remplacés par des airs solistes. C'est le cas en particulier du célèbre chœur des bergers « *O care, care selve* », remplacé par une sicilienne interprétée par Argene. De même, plusieurs récitatifs ont été remaniés ou supprimés, des arias adaptées, d'autres ajoutées, notamment deux pour Alcandro et un pour Aminta et Licida, tandis que, comme le fit Haendel et le fera Rossini, Pergolèse pratique lui aussi l'auto-emprunt (le matériau musical provient pour l'essentiel de son précédent opéra *seria*, *Adriano in Siria*, sur un autre livret de Métastase.)



À l'exception d'**Anna Bonitatibus**, dans le rôle de Licida, la distribution réunie dans la cour des Hospices est la même que celle de l'enregistrement de l'œuvre paru la veille chez le label Arcana, reflet d'une production donnée en novembre dernier au Teatro Pergolesi de Jesi. Si la voix a un peu perdu de sa superbe, **Anna Bonitatibus** garde intacte sa musicalité, doublée d'une intelligence rare du texte, capable d'exprimer les moindres nuances pathétiques du livret, notamment dans son air d'entrée, un air de bravoure du plus bel effet, « *Qual destrier* » ; elle impressionne par sa maîtrise du souffle dans « *Mentre dormi amor* » et dans le célèbre « *Gemo in un punto e fremo* », à la toute fin du deuxième acte, et émeut dans son ultime aria « *Nella fatal mia sorte* ». Dans le rôle de l'ami fidèle Megacle, **Theodora Raftis** est LA révélation de la soirée. Une présence électrisante, une éloquence d'exception, magnifiées par un timbre charnu, admirablement projeté et une aisance presque indécente, faisant fi de toutes les difficultés, tant dans la virtuosité (dans son célèbre air d'entrée « *Superbo di me stesso* », ou dans le redoutable « *Torbido in volto e nero* ») que dans l'émotion (exceptionnelle

interprétation du fameux « *Se cerca, se dice* », aux mille nuances expressives, un air diffusé, imité, parodié).

Dans le rôle de l'infortunée Argene, **Sivia Frigato** compense un timbre légèrement étriqué par une musicalité hors pair, une diction sans faille, combinaison idéale qui inspire une émotion de tous les instants. Elle en donne le ton dans l'inaugural « *O care selve, o care* », nous livre une version d'anthologie du plus bel air de la partition (« *Chi non desse un dì* ») et atteint l'acmé du pathos dans « *No, la speranza più non m'alletta* ». Sa comparse Aristea, objet de la *disputa* olympique entre les deux amis, est incarnée par **Carlotta Colombo**, soprano racée, habituée à un répertoire qui va de Monteverdi à Vivaldi (en témoigne son album solo, « *Arianna in Roma* », paru l'an dernier chez Arcana). Elle donne toute la mesure de son immense talent notamment dans la superbe *aria di sdegno* « *Tu me da me dividi* » et unit avec brio sa voix à celle de Megacle dans l'émouvant duo qui clôt le premier acte « *Nei giorni più felici* », hélas amputé de son *da capo*. Le ténor **Anicio Zorzi Giustiniani** campe un Clistene idéal, dont la voix solide affirme avec éloquence l'autorité inflexible du souverain, telle qu'elle transparaît par exemple dans les lignes itératives de « *Del destin non vi lagnate* », ou dans l'espiègle « *So che fanciullo è amore* ». Dans le rôle secondaire mais essentiel pour la résolution de l'intrigue d'Alcandro, l'alto **Francesca Ascioti** déploie un timbre somptueux dans sa péroraison du II, « *Apportator son io* », tout comme dans l'air ajouté (absent du livret original de Métastase) « *L'infelice in questo stato* », sans nul doute le plus beau écrit pour le rôle. Enfin, le ténor **Matteo Straffi** campe un Aminta très convaincant, mais si la voix est séduisante, elle peine un peu dans le registre aigu, faiblesse atténuée par la suppression de certains *da capo*, comme dans « *Son qual per mare ignoto* ».

À la tête de son remarquable **Orchestra Ghislieri**, **Giulio Prandi**, présent pour la première fois à Beaune, dirige avec

précision et un sens certain du théâtre, veillant constamment à ne pas défaire le lien toujours étroit qui unit l'éloquence du tissu orchestral à celle des voix. Si l'on peut déplorer les coupures qui nous privent de plus d'une heure de musique, cette version de l'*Olimpiade* est à marquer d'une pierre blanche.

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 44e Festival International d'Opéra Baroque, (Cour des Hospices), le 18 juillet 2026. PERGOLÈSE : L'Olimpiade. A. Zorzi Giustiniani, A. Bonitatibus, C. Colombo, S. Frigato, T. Raftis… Orchestra Ghislieri, Giulio Prandi (direction musicale). Crédit phto (c) Ars Essentia

---

CRITIQUE, festival. 80e FESTIVAL D'AVIGNON, Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, le 20 juillet 2026. « Muette » par Boris CHARMATZ

Pour ceux qui avaient été éblouis par les trois

œuvres foisonnantes présentées par Boris Charmatz à l'occasion de sa carte blanche, lors de la 78e édition du Festival d'Avignon (en 2024) – nous pensons notamment à la puissance communiante de sa pièce *Liberté Cathédrale*, puis à son bouleversant hommage à Pina Bausch dans *Forever – Immersion dans le Café Müller* (nous n'avions pas pu assister à sa troisième pièce, *Cercles*...) -, la nouvelle création de Charmatz, « *Muette* », présentée ces jours-ci dans le sublime cadre de la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, apparaît comme un choc esthétique et émotionnel d'une tout autre nature.

Loin des foules dansantes et des architectures monumentales qu'il affectionne, le chorégraphe savoyard revient ici à l'essence même de son art : le corps solitaire, vulnérable, offert dans son dénuement le plus total. Dans la petite *Salle Tinel* de la *Chartreuse*, le silence n'est pas une absence, mais une matière vivante, presque palpable. Boris Charmatz, qui a dirigé le fameux *Tanztheater Wuppertal* de 2022 à 2025, poursuit son exploration en *solo* du corps et de la danse – comme un *contrepoint* nécessaire à ses pièces de groupe -, en poussant la porte d'un monde étrange où le langage ne sort pas, où la bouche béante suggère des abîmes d'émotion.

Dès son entrée, vêtu de noir, il joue l'enfant puni, le corps en retrait dans un des coins du bâtiment, puis se dépouille de ses vêtements pour apparaître nu, un cœur noir dessiné sur le torse. C'est alors que naît l'image sidérante de cette bulle de salive qui grandit au coin de ses lèvres, fragile et irisée, comme un ultime rempart contre le cri. Ce spectacle est une plongée vertigineuse dans le silence comme phénomène sonore et politique. Pas de musique pour accompagner la danse, mais seulement les bruits de son corps en lutte : frottements sur le sol, souffles retenus, ou râles étouffés.



La performance est d’une incroyable force. Le corps de l’artiste (qui a aujourd’hui 53 ans), parcouru de tremblements et de convulsions, se tord dans des mouvements désarticulés, oscillant entre la grâce d’une figure antique et le désarroi d’un survivant. On y lit l’horreur du monde, l’aliénation, une révolte sourde contre l’enfermement. *Muette* n’est pas une simple suite de *Somnole,* son avant-dernier *solo* (que nous avions vu au Festival *Uzès Danse* en 2022), il en est l’aboutissement brutal. Là où il sifflait jadis des airs pour créer sa propre musique, il nous confronte aujourd’hui à la musique organique et angoissante d’un corps en apnée. Dans ce face-à-face avec la nudité et le silence, **Boris Charmatz** livre une œuvre d’une beauté crue, qui saisit le spectateur au ventre et le laisse, longtemps après, sans voix. Un spectacle choc – et assurément l’un des temps forts de cette **80e édition**

du Festival d’Avignon !



CRITIQUE, festival. 80e FESTIVAL D’AVIGNON, Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, le 20 juillet 2026. « Muette » par Boris CHARMATZ. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE, festival. VIENNE, Théâtre Antique, le 19

juillet 2026 (21h). « Béjart et nous », « L'Oiseau de Feu », « Boléro » par le Béjart Ballet Lausanne

Le Théâtre Antique de Vienne, écrin de pierre et de légendes, a accueilli – le 19 juillet dernier – le fameux *Béjart Ballet Lausanne*. Et la compagnie suisse a offert à un public de quelques 7000 spectateurs une leçon de transcendance, une célébration sensuelle et brute de l'héritage de Maurice Béjart.

La programmation, conçue comme un triptyque initiatique, a déroulé son fil rouge entre hommage émouvant, mythe flamboyant et transe hypnotique. Le spectacle s'ouvre sur « ***Béjart et nous*** « , une proposition audacieuse et sensible signée **Julien Favreau**, le nouveau directeur artistique de la compagnie helvète (que nous avions interviewé en février dernier, au sujet de ce triptyque, lors de son passage à *La Seine Musicale*). Loin de l'exercice de style poussiéreux, cette chorégraphie est une plongée vertigineuse dans l'âme du Maître. En treize tableaux, c'est tout l'éclectisme de Béjart qui ressurgit : on y croise la mélancolie viennoise de *Wien, Wien, nur du Allein*, l'exaltation collective de la *IXe Symphonie*, ou encore la sensualité désincarnée de *Mozart-Tango*. Les interprètes, véritables médiums, insufflent à ces extraits une jeunesse insolente, prouvant que le répertoire de Béjart, loin d'être un musée, est un vivier d'émotions contemporaines. Ce voyage kaléidoscopique installe d'emblée une complicité rare avec le public, conquis par cette

immersion dans un univers où le classique dialogue avec le populaire, où le geste dansé se fait prière ou cri de révolte.

Puis, la nuit s’est faite plus intense – et ***L’Oiseau de Feu*** a pris son envol. Sur la partition puissante et colorée de Stravinsky, la compagnie a déployé une vision de la renaissance qui a embrasé le **Théâtre Antique.** Loin des contes de fées, Béjart revisite le mythe du Phénix comme une métaphore de la création artistique : une rupture avec les convenances, un bûcher d’où jaillit une beauté neuve et brutale. Les corps, tendus vers l’abîme et la lumière, dessinent dans l’espace des lignes d’une pureté archaïque. Les costumes éclatent en touches de pourpre et d’or, tandis que la danse, puissamment architecturée, traduit l’ascension douloureuse et victorieuse de l’esprit.



Mais le temps s’est comme arrêté lorsque les premières mesures

du ***Boléro*** de Ravel ont retenti. Il y a des œuvres que l'on croit connaître par cœur, et pourtant, à chaque représentation, le choc est identique. La mélodie obstinée de Ravel, rouleau hypnotique qui s'enroule sur lui-même, a trouvé en ce lieu sacré une résonance tellurique. L'interprète central, figure solaire et androgyne, a offert une performance d'une force inouïe. Sur la table ronde et rouge qui devient autel, son corps module une danse répétitive, presque mystique, qui gagne en volume et en ivresse à mesure que l'orchestre imaginaire enfle. Le geste devient incantatoire. Face à lui, le cercle des danseurs, d'abord spectateurs immobiles, s'anime peu à peu, happé par la transe collective, jusqu'à l'embrasement final.

Il faut saluer la cohérence et l'ambition de ce programme, qui avait débuté sa tournée à *La Seine Musicale* en mars dernier… et qui la finissait ce soir à Vienne. Rejouer ce triptyque dans un théâtre antique, c'était prendre le risque de la démesure : le **Béjart Ballet Lausanne** en a fait une victoire. Sous la direction artistique de **Julien Favreau**, la compagnie ne se contente pas de conserver un héritage, mais le réincarne avec une fougue et une précision qui font mouche à chaque instant.

Alors que le public quittait les lieux, encore sous le choc de cette débauche d'énergie et de beauté, une évidence s'est imposée : nous venions d'assister à une représentation qui fera date, car le mariage entre le génie intemporel de Maurice Béjart et la magie du Théâtre Antique de Vienne a opéré une alchimie parfaite. Une soirée tout simplement inoubliable !…

CRITIQUE, festival. VIENNE, Théâtre Antique, le 19 juillet

2026 (21h). « Béjart et nous », « L'Oiseau de Feu », « Boléro » par le Béjart Ballet Lausanne. Crédit photo (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 44e Festival International d'Opéra Baroque (Théâtre municipal), le 17 juillet 2026. P. LORENZANI : Nicandro e Fileno. M. Théoleyre, B. de Sansal, E. Bazola, M. Gourlet… Ensemble « La Palatine », Guillaume Haldenwang (direction musicale)

Ouvert spécialement pour cette 44ème édition du *Festival International d'Opéra Baroque*, le ravissant Théâtre municipal de Beaune (1882) a

servi d’écrin idéal pour cette recréation française d’un des joyaux du baroque italien du 17e siècle : *Nicandro e Fileno* de Paolo Lorenzani. Une découverte passionnante, avec une distribution et une direction superlatives !

Représenté en septembre 1681 dans la *Galerie des Cerfs* du Château de Fontainebleau (devant le Roi), *Nicandro e Fileno* de Paolo Lorenzani est une brève pastorale en musique en trois actes dont la durée ne dépasse pas une heure trente. L’intrigue, une sorte de *Così fan tutti* au masculin, repose sur la volonté de deux amis âgés d’épouser chacun la fille de l’autre. Celles-ci, qui n’en ont aucune envie, ont des vues sur deux jeunes prétendants, Lidio et Eurillo, le premier aussi volage que l’autre est constant. Anticipant en partie les intrigues comiques et les personnages modestes des opéras bouffes et des intermèdes du 18e siècle, l’opéra de Lorenzani est une magnifique synthèse, un passionnant concentré des topoï musicaux de l’esthétique italienne. *Lamenti*, duos, et *arie di sdegno* intempestifs, scène de sommeil, l’invention mélodique du compositeur semble sans limites et l’œuvre déroule, sans aucun temps mort, une suite ininterrompue de merveilles musicales. Même les brefs récitatifs sont très expressifs, les formes closes abondent, entrecoupées de *mezz’arie*, qui donnent l’impression d’une musique constamment chantante, une sorte de *recitar cantando* qui aurait laissé la place à un *cantar recitando* désormais de rigueur en Italie depuis le dernier tiers du *Seicento*.

On ne compte plus les pépites musicales de ce petit chef-d’œuvre d’une irrésistible séduction : le duo alliciant de Nicandro et Fileno au début du premier acte (« *Lasciaci dunque in pace* »), les nombreux airs pathétiques (« *Guidami pur amor* » du I, « *Amor se nel mio regno* » et « *Cieli, che legge è questa* » du II), la magnifique scène de sommeil (« *Con inviti*

lusinghieri »), au centre même de l'opéra, clin d'œil probable à celle d'*Atys*, créé cinq ans plus tôt, ou encore une esthétique de la plainte qui culmine dans le sublime *lamento* de Clori, « *Lassa, che far degg'io* », à faire fondre les cœurs les plus endurcis. La scène finale, qui célèbre le renoncement des deux amis et la réconciliation des deux jeunes couples amoureux, contient un bref trio (« *Al colle, al monte* »), qui rappelle le style montéverdien de l'*Orfeo*, suivi d'un splendide chœur de bergers (« *Dal monte, pastori, olà* »), chanté par l'ensemble des solistes. L'œuvre parvenue incomplète, puisqu'elle s'intégrait dans un ensemble plus vaste comprenant des intermèdes parlés, est agrémentée de ritournelles provenant de cantates de Lorenzani et d'extraits des *Fontaines de Versailles* de Delalande, compositeur qui collabora avec Lorenzani.



Pour redonner vie à cette œuvre captivante de bout en bout, la

distribution réunie est remarquable d'engagement scénique et de probité musicale. Dans le rôle des deux compères, le baryton **Étienne Bazola**, rompu à ce répertoire et habitué du Festival, et la basse **Mathieu Gournet**, timbre charnu, chaleureux et puissamment projeté, campent respectivement Nicandro et Fileno, avec gourmandise et un sens théâtral réjouissant. Leur fille respective, Filli et Clori, sont brillamment incarnées par la soprano **Marie Théoleyre**, timbre d'une belle et homogène musicalité, à la diction irréprochable, et par la mezzo **Blandine de Sansal** à la présence scénique électrisante, aux graves veloutés et – mais c'est une qualité partagée par tous – un sens du drame du meilleur effet. **Clément Debieuvre**, ténor racé d'une fine musicalité, est un Lidio irrésistible d'ambiguïté, quand il chante son inconstance au début du 2e acte (« *Nel mio cor amante / fermezza non v'ha* »), ou, à l'inverse, la sagesse retrouvée au 3e acte (« *Non v'ho più tanti amori* »). Les changements inopinés de situations et de sentiments peuvent surprendre et paraître artificiels ou arbitraires ; c'est oublier que l'artifice est un art que le 17e siècle cultive dans un sens positif et que les sentiments sont plutôt des affects exprimés d'un strict point de vue rhétorique par le texte poétique qui en est le principal réceptacle et par la musique qui les prolongent pathétiquement. Ce sont ces mêmes affects contradictoires qu'incarne le baryton-basse **Adrien Fournaison** dans le rôle de l'infortuné Eurillo. Toute la gamme des passions y est excellemment habitée, que ce soit dans la séduction amoureuse (« *Vaga ninfa* » du I), suivi d'une grande scène dramatique et d'un air de fureur (« *Vendetta, sì, sì* »), dans le dépit amoureux (« *Sento un Mongibel al cor* »), ou qu'il exprime son désespoir dans un *lamento* des plus pathétiques (« *cieli, che legge è questa* »). Pour compléter la distribution et animer davantage cette belle mise en espace, un danseur au physique avantageux, **Pierre Théoleyre**, campe un Cupidon espiègle et assure avec grâce et maestria les parties chorégraphiques qui achèvent chacun des trois actes.

Au pupitre, **Guillaume Haldenwang**, dirige avec une précision d'horloger, un enthousiasme communicatif et un sens inné du théâtre son ensemble **La Palatine**, une dizaine de musiciens à peine, auquel il a su insuffler un dynamisme roboratif, révélant ainsi, avec force et justesse, le langage rhétorique de l'orchestre, non moins essentiel pour exprimer les affects mouvants d'une partition certes modeste, mais musicalement magistrale.

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 44e Festival International d'Opéra Baroque (théâtre municipal), le 17 juillet 2026. P. LORENZANI : Nicandro e Fileno. M. Théoleyre, B. de Sansal, E. Bazola, M. Gourlet… Ensemble « La Palatine », Guillaume Haldenwang (direction musicale). Crédit photo (c) Ars Essentia

---

CRITIQUE, festival. AIX-LES-BAINS, 37ème Festival Lyrique d'Aix-les-Bains (Théâtre du Casino), le 19 juillet 2026 (15h). « Suivez le Guide ! ». L. Paterno, J. Duffau, E.

Pancrazi, J. F. Vinciguerra… Compagnie Lychore, Thomas Palmer (piano), Estelle Danvers et Jean-François Vinciguerra (mise en scène)

Au lendemain du premier spectacle de la 37e édition du Festival lyrique d'Aix-les-Bains, quelle nouvelle fête ! Après la frénésie d *»Une Nuit chez Jacques Offenbach »*, le festival savoyard offrait à son public un nouvelle aventure pleine de fantaisie et de folie, avec le flamboyant « *Suivez le Guide !* », nouvelle pépite signée Jean-François Vinciguerra et Estelle Danvers, la directrice artistique de la manifestation culturelle aixoise : un voyage fantaisiste à travers l'opéra-comique, l'opérette et la comédie musicale, toujours en compagnie du fidèle pianiste Thomas Palmer, du magicien des lumières Luc Khiari, et d'une grande parie de la troupe de la veille, à laquelle s'est rajoutée la lumineuse soprano légère Laurène Paterno.

Le postulat de cette création originale et ludique ? Un guide touristique (**Jean-François Vinciguerra** évidemment !) et un groupe de visiteurs (incarné ici par des membres de la troupe *Lychore*) se retrouvent propulsés dans un univers parallèle à la suite d'un incident électrique. Comme dans le célèbre film *Une nuit au musée*, les décors, les partitions et les

personnages s'animent soudainement. Solistes, choristes et danseurs – jusqu'alors figés, depuis une bonne quinzaine de minutes, au fur et à mesure que le public intégrait la superbe salle du **Théâtre du Casino** !) – embarquent alors les spectateurs dans un burlesque voyage temporel et musical, où les frontières entre les époques et les genres s'effacent avec une allégresse communicative.



Le ton est d'emblée donné avec le délirant *Quatuor chinois* extrait de *Ba-ta-clan*, où **Éléonore Pancrazi, Laurène Paterno, Jérémy Duffau** et **Jean-François Vinciguerra** rivalisent d'énergie dans un numéro d'anthologie. La soirée s'annonce éclectique, et elle tiendra toutes ses promesses. On bascule aussitôt dans l'irrésistible *« Aux armes !* » d'*Orphée aux Enfers*, porté par les quatre chanteurs et le *Chœur du Festival Lyrique,* avant que **Laurène Paterno** ne nous offre un moment de grâce avec *« J'aurais voulu danser »* tiré de *My Fair Lady*, prouvant que l'opérette peut volontiers tendre la main à la comédie musicale. La *Belle Hélène* n'est pas en reste : les chœurs nous gratifient des deux facétieux couplets d'*« Voici le bouillant Achille »* et *« Voici le roi barbu Agamemnon »*, dans une mise en scène qui joue avec malice des clichés de la Grèce antique revisités par Offenbach… et **Jean-François Vinciguerra** ! **Jérémy Duffau** en brigand impénitent (mais grimé ici en *mariachi)*, nous régale ensuite de son interprétation truculente de *« Y'a des gens qui se disent espagnols »* (*Les Brigands*), tandis qu'**Éléonore Pancrazi** (en Baronne allemande au fort accent teutonique) incarne avec une verve irrésistible l'Alsacienne de *Lischen et Fritzchen* aux côtés de **Jean-François Vinciguerra** (affublé, lui, d'un costume de Général romain).

La Grande-Duchesse de Gérolstein fait ensuite son entrée avec l'étincelant *« Dites-lui qu'on la remarque »*, où la complicité entre **Éléonore Pancrazi** et **Jérémy Duffau** atteint des sommets. Puis vient le temps de l'évasion viennoise : **Laurène Paterno** et **Jérémy Duffau** nous offrent le délicat *« Prendre le thé à deux »* extrait du *Pays du Sourire* de Lehár, tandis que la **Compagnie Lychore** déploie toute sa grâce dans un superbe *Ballet chinois* tiré de la même œuvre. Le spectacle s'emballe avec les *Cloches de Corneville* de Planquette (*« Ding, ding, dong, sonne donc »*) portées par **Laurène Paterno** et le **Chœur du festival lyrique**, avant de plonger dans l'ivresse straussienne : *« Vive le Champagne »* de *La Chauve-Souris* fait tourner les têtes, et *l'« Unter Donner und Blitz »* de Johann Strauss, magnifiquement dansé par la **Compagnie Lychore**, électrise la salle. Le final de l'acte II de *La Chauve-Souris* réunit alors tous les artistes pour un premier bouquet grandiose.



Dans la Seconde partie, place à la rêverie avec le *Divertissement des Songes et des Heures* extrait d'*Orphée aux Enfers*, où **Éléonore Pancrazi**, le chœur et les danseurs de Lychore créent une atmosphère onirique, avant que **Jean-François Vinciguerra** ne surgisse avec le truculent *« Par Saturne, quel est ce bruit »* qui renoue avec la farce. **Laurène Paterno**, en héroïne lunatique, livre un touchant *« Je suis nerveuse »* du *Voyage dans la Lune*, tandis que Vinciguerra, en pauvre laitier rêveur, émeut la salle avec *« Ah, si j'étais riche »* du *Violon sur le toit*, prouvant que l'humour le plus débridé côtoie ici l'émotion la plus sincère. De son côté, **Éléonore Pancrazi** reprend les rênes avec l'explosif *« Ah ! que j'aime les militaires »* de *La Grande-Duchesse*, avant de partager avec **Laurène Paterno** les *« Jours fortunés »* de *La Fille de Madame Angot* de Lecocq, un duo d'une élégance rare.

La folie douce atteint son paroxysme avec le hilarant *« Sautez dessus »* de *La Périchole*, où **Jean-François Vinciguerra, Éléonore Pancrazi, Jérémy Duffau, Jean-Charles Caustier** et **Antoine Perrier**, emmenés par le chœur, transforment la scène en un véritable cirque lyrique.

Et puis vient le grand final **: Jérémy Duffau,** en véritable chef d'orchestre de la fête, enchaîne un pot-pourri irrésistible de mélodies de Francis Lopez – *« Il est un coin de France » du Chanteur de Mexico, « La belle de Cadix », « Rossignol de mes amours », « Andalousie », « L'amour est un bouquet de violettes »* des *Violettes impériales*, *« Gipsy » et « Mexico »* – dans une débauche de couleurs, de voix et de mouvements où chœur et ballet semblent ne faire plus qu'un. La salle, conquise, reprend en chœur les refrains les plus célèbres, avant que le vibrant *« C'est l'amour »* tiré des *Saltimbanques* de Louis Ganne ne réunisse l'intégralité de la troupe pour un ultime adieu chargé d'émotion.



Avec *« Suivez le guide »*, **Jean-François Vinciguerra** et **Estelle Danvers** ont offert au public un spectacle total, un véritable *patchwork* de bonheur où chaque numéro est une surprise, chaque interprète un joyau. Les lumières de **Luc Khiari**, tantôt feutrées, tantôt explosives, ont accompagné cette chevauchée fantastique avec un *brio* constant, tandis que le pianiste **Thomas Palmer**, véritable âme musicale de la soirée, a tenu la barre avec une énergie et une virtuosité impressionnantes.

En quatre ans, **Estelle Danvers** a insufflé au **Festival Lyrique d'Aix-les-Bains** une vitalité et une audace qui font désormais son identité. Cette édition 2026 restera comme celle où l'opérette, libérée des ors poussiéreux, est devenue une fête populaire, généreuse et résolument moderne. Alors, quand le guide nous invite à le suivre, on n'hésite plus qu'une seconde : on embarque, et on en redemande !

CRITIQUE, festival. AIX-LES-BAINS, 37ème Festival Lyrique d’Aix-les-Bains (Théâtre du Casino), le 19 juillet 2026 (15h). *« Suivez le Guide ! »*. L. Paterno, J. Duffau, E. Pancrazi, J. F. Vinciguerra. Compagnie Lychore, Thomas Palmer (piano), Estelle Danvers et Jean-François Vinciguerra (mise en scène). Crédit photo (c) Andéol Ribon

---

CRITIQUE, festival. AIX-LES-BAINS, 37ème Festival Lyrique d’Aix-les-Bains (Théâtre du Casino), le 18 juillet 2026. « Une Nuit chez Jacques Offenbach ». P. Courtin, E. Pancrazi, J. Duffau… Thomas Palmer (piano), Estelle Danvers (chorégraphie), Jean-François Vinciguerra (réalisation)

Ce samedi 18 juillet, le Théâtre du Casino d'Aix-les-Bains ouvrait en grande pompe la 37e édition du Festival Lyrique, désormais placée depuis quatre ans sous la houlette imaginative d'Estelle Danvers (avec aussi la complicité participative de Marion Bonnet, présidente d'*Aix Lyrique*). Et quel spectacle pour lancer cette édition 2026, placée sous le signe de l'esprit de Jacques Offenbach ! « *Une Nuit chez Jacques Offenbach !* », conçu par le trublion Jean-François Vinciguerra, a fait souffler un vent de fantaisie débridée sur la ville thermale, confirmant la réputation de ce spectacle qui étourdit les scènes françaises depuis déjà plusieurs années.

Une Nuit chez Jacques Offenbach : la folie douce fait son festival à Aix-les-Bains!

D'emblée, les spectateurs sont plongés dans l'univers unique du « *Petit Mozart des Champs-Élysées* ». L'histoire ? Un prétexte parfait pour le délire : dans la salle à manger d'un château (forcément hanté…), et par une nuit d'orage, des personnages fantomatiques figés depuis 1880 s'animent sous l'impulsion de la Muse d'Hoffmann. Ces « *ectoplasmes attachants* », comme les qualifie le programme de salle, flirtent avec l'esprit de la *Famille Adams* et nous entraînent dans une véritable « *folie branquignolesque* ». C'est dans cette veine que Jean-François Vinciguerra excelle, alternant avec une *maestria* folle les grands tubes des opérettes d'Offenbach (dont beaucoup de pages méconnues !…), prouvant s'il en était besoin la richesse inépuisable du compositeur allemand.



(c)*

Car le spectacle est aussi un formidable *tour de chant*, un véritable *best-of* en forme de *puzzle* joyeux. On y croise pêle-mêle les bouffonneries parisiennes de *La Vie parisienne* – dès l'ouverture avec « *À minuit sonnant* » (chanté avec le velours de la voix d'**Eléonore Pancrazi,** « Marraine » de l'édition 2026 du festival !) – et l'irrésistible « *Feu partout* » qui viendra clore la soirée en *bis* ! –, les excentricités exotiques de *Ba-ta-clan* avec son délire « *Axaxo, tapioca, macaroni, fritura* » (interprété par l'irrésistible **Thomas Morris**), ou encore les délices gourmands du « *Trio du jambon de Bayonne* » de *Tromb-al-ca-zar*, sans oublier la célèbre « *Poularde* » de *La Créole* (délivrée par les deux compères **Thomas Morris** et **Jean-François Vinciguerra**). L'ivresse s'invite avec l'air de « *La Griserie* » extrait de *La Périchole* (par une **Eléonore Pancrazi** totalement – mais faussement – éméchée), tandis que l'émotion affleure dans le « *Rêve* » du *Pont des Soupirs,* chanté depuis l'un des balcons d'avant-scène par le jeune et talentueux ténor **Jérémy Duffau** – ou encore le poignant « *Des cendres de mon cœur* » des *Contes d'Hoffmann*, dont le célébrissime « *Belle nuit, ô nuit d'amour* » avait été magnifié, un peu plus tôt

dans la soirée, par les excellentes **Pauline Courtin** et **Eleonore Pancrazi…** juchées sur le piano de **Thomas Palmer** (photo principale) !

Les amateurs de raretés sont également comblés : le « *Quatuor des Ruines* » du *Roi Carotte*, les « *Petites cuillères* » de *L'Île de Tulipan*, ou encore l'hilarant « *Trio du Grill* » de *Pomme d'api* côtoient des pages plus sombres comme « *La Migraine* » de *La Fille du tambour-major* ou le décalé « *Il neige* » du *Voyage dans la Lune*. Chaque numéro est un prétexte à un nouvel excès, une nouvelle pirouette scénique, porté par une distribution de chanteurs-acteurs tous aussi épatant les uns que les autres. Mais la soirée ne serait pas complète sans l'apport des corps. **Estelle Danvers**, directrice artistique du festival et chorégraphe du *show*, a amené avec elle sa **Compagnie Lychore,** un ballet de huit danseurs qui insuffle une énergie visuelle renversante au spectacle. Leur intervention, ponctuée par un somptueux ballet extrait du *Papillon* et par le *Cancan* endiablé du deuxième *bis*, apporte une respiration et une sensualité qui équilibrent à merveille la frénésie verbale – secondés ici par le **Chœur du Festival Lyrique**.



(c)*

Sur le plateau, la jeune garde lyrique est à la fête. On retrouve avec plaisir **Pauline Courtin, Éléonore Pancrazi, Jérémy Duffau, Thomas Morris** et **Antoine Perrier**, véritables caméléons scéniques aussi à l'aise dans l'ivresse de *La Périchole* que dans les mélancolies des *Contes d'Hoffmann*. Le maître de cérémonie lui-même, **Jean-François Vinciguerra**, ne se prive pas de monter sur les planches pour partager la vedette avec sa troupe, multipliant les apparitions dans des numéros d'anthologie comme le survolté « *À tous les métiers, moi j'excelle* » extrait du rare *Pépito.* Et que dire des lumières de **Luc Khiari**, qui transforment le **Théâtre du Casino** en un cocon surréaliste, oscillant entre l'orage menaçant et l'éclat des feux de la rampe ?!…

En quelques années, sous la direction d'**Estelle Danvers**, le **Festival Lyrique d'Aix-les-Bains** s'est imposé comme un rendez-vous incontournable de l'été savoyard. En proposant des spectacles qui « *savent faire rire, émouvoir et faire réfléchir en même temps* », la directrice insuffle une

modernité bienvenue à un répertoire parfois jugé poussiéreux. La 37e édition ne déroge pas à la règle, et à la sortie de ce voyage musical, ponctué par les rires et l'émotion, on n'avait qu'une envie… suivre le guide avec… « *Suivez le Guide !* », le titre du second spectacle du festival, une nouvelle escapade lyrique à vivre dès le lendemain (et dont le compte-rendu sera à lire dans ces mêmes colonnes… dès demain) !

CRITIQUE, festival. AIX-LES-BAINS, 37ème Festival Lyrique d'Aix-les-Bains (Théâtre du Casino), le 18 juillet 2026. « Une Nuit chez Jacques Offenbach ». P. Courtin, E. Pancrazi, J. Duffau… Thomas Palmer (piano), Estelle Danvers (chorégraphie), Jean-François Vinciguerra (réalisation). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu et ANDEOL RIBOND (*)

CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival de Glanum (Site Archélologique), le 17

juillet 2026. « Les Grands Airs de la Nuit » avec Romain Leleu (et son sextet), Marina Viotti, Gabriel Bianco et Leonard Disselhorst

La deuxième soirée du Festival de Glanum, placée sous le signe du clair-obscur et de l'imaginaire, avait comme titre « *Les Grands Airs de la Nuit*« , et a également tenu toutes ses promesses. Le mirifique Site Antique de Glanum s'est fait l'écrin d'un double programme conçu comme un véritable voyage au cœur de la nuit, d'abord avec le Romain Leleu Sextet, puis grâce à l'incandescente Marina Viotti – venue avec ses deux acolytes Gabriel Bianco (à la guitare) et Léonard Disselhorst (au violoncelle).

Première partie : l'éclat virtuose du Romain Leleu Sextet

Avec le fameux morceau *Nacht und Träume* de Schubert, la trompette de **Romain Leleu** s'est imposée comme une véritable voix, claire et suave, capable de saisir toute l'intériorité du *lied.* Le timbre, loin d'être uniforme, a déployé une palette de nuances infinies, dans un dialogue d'une parfaite alchimie avec le quintette à cordes. Les arrangements, signés **Manuel Doutrelant**, ont magnifié ce répertoire en lui insufflant une vie nouvelle, respectant toujours le caractère intime des pièces originales.

Le public provençal, captivé, a ensuite été transporté par l'incroyable palette expressive du sextet. Le *Roi des Aulnes* de Schubert a révélé un sommet dramatique, où la trompette, tour à tour lancinante et impérieuse, a parfaitement incarné la chevauchée fantastique. Puis, avec le *Bœuf sur le Toit* de Milhaud, la soirée a basculé dans une pétillante ivresse, évoquant l'esprit des années folles et des cabarets parisiens. La transition était fluide, comme une invitation à un rêve éveillé.

La maîtrise technique de Romain Leleu, qui a valu à cet artiste d'être salué comme le « *Paganini de la trompette* », s'est exprimée avec une évidence confondante, notamment dans la *Fantaisie sur Norma* d'Arban, où la virtuosité la plus éclatante s'est muée en pur chant. Les échanges avec les cordes, tout en équilibre, ont donné naissance à une musique tantôt incisive, tantôt d'une douceur envoûtante.

Les extraits de *Psycho* de Bernard Herrmann ont plongé l'auditoire dans une atmosphère troublante, tandis que les mélodies de Nino Rota évoquaient avec nostalgie l'univers onirique de Fellini. Enfin, la seconde partie de ce premier volet s'est achevée dans une fièvre joyeuse, avec les standards de jazz *Round Midnight* de Thelonious Monk et *Night in Tunisia* de Dizzy Gillespie. La trompette, libre et incandescente, a dansé avec les cordes, célébrant la nuit dans sa dimension la plus festive et sensuelle.



Deuxième partie : l’intimité lumineuse de Marina Viotti, Gabriel Bianco et Léonard Disselhorst

Sans entracte, mais dans une continuité parfaite, la soirée a pris un tour plus intimiste, tout en gardant une intensité dramatique saisissante. La magnifique mezzo-soprano **Marina Viotti** – accompagnée à la guitare par le virtuose **Gabriel Bianco** et au violoncelle par le bondissant **Léonard Disselhorst** – a offert un moment de grâce pure.

Dès les premières mélodies de Tchaïkovski (« *Nje ver, moj drug*«) et de Pauline Viardot (« *Die Sterne*«), la voix de **Marina Viotti** s’est imposée comme un instrument d’une richesse inouïe, chaleureuse et cuivrée, capable de la plus grande délicatesse Sa diction, d’une clarté parfaite, donnait à chaque mot sa juste profondeur, dans un naturel désarmant. L’accompagnement de **Gabriel Bianco**, à la technique redoutable et à la sensibilité à fleur de peau, a tissé un écrin sonore d’une finesse exceptionnelle, faisant de ce duo un dialogue amoureux où chaque silence était une émotion, tandis que le violoncelle de **Léonard Disselhorst** ajoutait une couleur

supplémentaire à ce tableau, renforçant la profondeur et la dimension chambriste de l'ensemble. Deux mélodies françaises ont suivi, installant un climat d'une intimité rare. La *Nuit d'Espagne* de **Jules Massenet**, avec ses couleurs ibériques et sa sensualité envoûtante, a vu la voix de Marina Viotti se faire tour à tour chaude et mystérieuse, comme une promesse murmurée sous les étoiles. Les *Cygnes* de **Reynaldo Hahn**, d'une délicatesse infinie, avaient déployé toute la poésie de ce compositeur de l'ombre, avec des inflexions d'une douceur presque fragile, portées par les accords lumineux de Gabriel Bianco. L'auditoire retenait son souffle.

Puis vint *Nantes* de **Barbara**. Là, tout bascula. La célèbre chanson se fit confidence à ciel ouvert, telle une prière laïque murmurée plutôt que chantée. La voix de **Marina Viotti**, dépouillée de tout artifice, semblait à peine exister, tant elle était retenue, intérieure, presque brisée. Les mots de la chanson, ce récit d'amour perdu et de retour impossible, résonnaient dans l'air encore brûlant de Glanum avec une force insensée. On entendait à peine le bruissement des cordes de la guitare, tant le silence qui les entourait était précieux. Les larmes montaient aux yeux, les gorges se serraient. Ce n'était pas un simple hommage à la grande dame de la chanson française, mais une résurrection, une incarnation, comme si Barbara elle-même avait prêté sa voix à cette mezzo-soprano venue d'ailleurs. Le public n'osait plus respirer, de peur de briser ce sortilège, et nous en avons encore la gorge serrée, rien qu'en repensant à ce petit moment d'éternité offert par Marina Viotti au public !

Ce sont ensuite deux chants traditionnels, du Maroc (« *Li Ayyi Sabbab*«) et de Palestine (« *Ya Taleen*«), qui ont donné de nouveau le frisson et fait battre les coeurs, interprétés avec une émotion contenue, et témoignant de la capacité de l'Artiste à s'approprier les répertoires les plus divers avec une sincérité bouleversante. Le programme, parsemé également de pièces instrumentales – comme la célèbre *Bachianas*

Brasileiras n°5 de **Heitor Villa-Lobos,** par la guitare et sous les doigts magiques de **Gabriel Bianco**, ou encore *Black Run* de **Svante Henryson** pour violoncelle *solo* par le virtuose **Léonard Disselhorst** – a démontré une audace et une cohérence remarquables, où les frontières entre classique, populaire et tradition s'effacent pour ne laisser place qu'à la beauté pure.

Et le voyage s'est clôturé par les *Cinco canciones negras* de **Xavier Montsalvatge**, où la voix a puisé dans des couleurs plus âpres et telluriques, exprimant avec une verve dramatique intense toute la passion et la douleur des chants populaires. Le timbre de la mezzo-soprano s'est alors fait plus puissant, plus charnel, pour incarner la Cuba profonde et son héritage espagnol. Le public a été conquis par cette hispanité plus vraie que nature. Et c'est avec un *bis* extrait de ***Buena Vista Social Club***, la déchirant « *Dos Gardenias*« , que les trois artistes ont pris congé d'un public chauffé à blanc par cet électrisante soirée.

Ce second volet du festival, voulu comme une « *Ôde à la Nuit* » a été une célébration de l'émotion à l'état brut, une exploration sensible des multiples facettes de la nuit, de l'introspection à la fête, de la mélancolie à l'espérance. La complicité entre les différents musiciens des deux formations, réunies ce soir sous le ciel étoilé de Provence, leur évidente joie de jouer ensemble, a irradié le public, créant une communion rare. Une fois de plus, la magie du lieu et le talent exceptionnel des interprètes se sont rejoints pour offrir un moment de musique inoubliable !



CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival de Glanum (Site Archélologique), le 17 juillet 2026. « Les Grands Airs de la Nuit » avec Romain Leleu (et son sextet), Marina Viotti, Gabriel Bianco et Leonard Disselhorst. Crédit photographique (c) David Richalet

CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival

de Glanum (Site Archélologique), le 16 juillet 2026. VIVALDI / PERGOLESI. Philippe JAROUSSKY (contre-ténor), Gwendoline BLONDEEL (soprano), Ensemble Les Accents, Thibault NOALLY (direction)

C’est sous un ciel provençal encore brûlant de la journée que s’est ouverte, ce 16 juillet, la 11ème édition du *Festival de Glanum*. Dans ce décor unique et mirifique, le public a pris place parmi les colonnes et les vestiges de temples romains. Le directeur artistique de la manifestation provençale, Mathieu Herzog, avait une fois de plus tissé une programmation à l’unisson de ce cadre grandiose, tandis que Romain Thomas, maire de Saint-Rémy-de-Provence, et Jean Bosc, président du festival, accueillaient les spectateurs par un discours de bienvenue, leur promettant un voyage au coeur de la musique baroque, avec une chaleur qui faisait écho à celle de cette soirée caniculaire.

Ce voyage, les œuvres de **Vivaldi** et **Pergolèse** allaient le

rendre inoubliable. Car dans ce théâtre de pins centenaires et de pierres millénaires, la musique baroque s'est en effet déployée avec une émotion palpable – comme si les siècles s'effaçaient pour ne laisser place qu'à l'essentiel : la voix, l'âme, la vibration. D'abord grâce au sublime ***Nisi Dominus*** de Vivaldi, dans lequel la voix de **Philippe Jaroussky** s'est élevée, cristalline, presque irréelle. Son timbre, toujours d'une incroyable pureté, a trouvé ici une résonance particulière, comme porté par les pierres elles-mêmes. Chaque ornement, chaque vocalise, semblait dessiner dans l'air des arabesques de lumière, tandis que l'ensemble ***Les Accents,*** sous la baguette amoureuse de son fondateur **Thibault Noally**, tissait un écrin sonore d'une élégance infinie. Puis **Gwendoline Blondeel** se présenta pour un air *solo*, avec le bondissant ***In furore justissimae irae*** du même Vivaldi. Sa présence scénique, lumineuse, a immédiatement capté tous les regards. Sa voix, d'une sensibilité à fleur de peau, a su incarner avec une intelligence rare la fureur sacrée et la passion du texte.



Après un court précipité, les deux artistes se réunirent pour une interprétation, qui allait s'avérer souveraine, du fameux ***Stabat Mater*** de **Pergolèse**. Ici, plus de virtuosité gratuite, mais un dialogue intime, presque douloureux, où chaque silence pesait autant que chaque note. La soprano et le contre-ténor se sont livrés à un échange d'une délicatesse bouleversante, faisant naître cette musique à la fois déchirante et consolatrice. Car le *Stabat Mater* de Vivaldi n'est pas un simple dialogue, mais une fusion de deux âmes en deuil, unis dans la contemplation de la Vierge au pied de la Croix.

Les deux voix, au lieu de s'opposer par des contrastes trop marqués, se sont ici fondues pour ne former qu'une seule entité sonore, créant ainsi un globe de son fascinant où les dissonances et les harmonies du compositeur napolitain ont résonné avec une acuité nouvelle. On peut imaginer que la complicité entre **Gwendoline Blondeel** et **Philippe Jaroussky** a

permis d’atteindre ce même idéal de communion, où chaque ornement, chaque inflexion est partagée, pour exprimer avec une intensité déchirante la douleur et la résignation.

On a beaucoup écrit sur la modernité du langage de Pergolèse, qui, dans ce dernier chef-d’œuvre, mêle la ferveur sacrée à une expressivité presque profane, annonçant le style classique. **Thibault Noally** et son ensemble ***Les Accents*** a dû faire ressortir cette dualité avec une clarté remarquable : la sobriété dramatique des mouvements lents, où les dissonances des cordes semblent imiter les larmes, et l’énergie plus rythmée, presque extravertie, d’autres passages où transparaît l’esprit de l’opéra bouffe dont Pergolèse fut le maître...

Il faut cependant le dire… ce cadre enchanteur n’a pas épargné les musiciens ! La chaleur étouffante de ce début de soirée, conjuguée à une humidité pesante, a mis à rude épreuve les instruments à cordes. Plus d’un archets a glissé sur des cordes détendues – certaines se sont même cassées avec fracas ! -, et l’on a pu sentir, par instants, le travail silencieux des instrumentistes pour maintenir l’équilibre fragile de leurs violons et altos. Mais c’est là le propre des grands ensembles : dans l’adversité, leur cohésion s’en trouve renforcée. **Thibaut Noally** et ***Les Accents***, avec une maîtrise et un sang-froid admirables, ont transformé ces obstacles en opportunités, offrant au ***Concerto pour cordes RV 275*** d’une énergie renouvelée… presque sauvage ! Et pourtant, si les instruments pliaient, les voix, elles, restaient indemnes. Quelle prouesse ! Ni l’air moite, ni la fatigue n’ont altéré la pureté des aigus de Jaroussky ni la rondeur chaleureuse du mezzo de Blondeel. Leurs voix semblaient même puiser dans cette atmosphère lourde une matière plus épaisse, plus charnelle. Chapeau bas aux artistes, qui ont offert, dans ces conditions difficiles, une leçon d’art et de métier !

La fin du programme aurait pu suffire au bonheur du public, debout, applaudissant avec une ferveur incroyable. Mais **Thibault Noally**, complice de ses solistes, avait réservé une

dernière surprise. En *bis,* les deux chanteurs interprété un extrait du *Credo* de Vivaldi, un élan de foi et de joie qui a fini d'embraser les ruines antiques, déjà incendiées par les éclairages rougeâtres de l'éclairagiste aux manettes des lumières. L'allégresse de cet instant, la communion entre les artistes et son public, ont scellé cette soirée comme un moment de grâce absolue. La magie du **Site Antique de Glanum** – et de son attachant festival – n'ont pas fini de soulever l'enthousiasme !…

CRITIQUE, festival. ST REMY DE PROVENCE, 11ème Festival de Glanum (Site Archélologique), le 16 juillet 2026. VIVALDI / PERGOLESI. Philippe Jaroussky (contre-ténor), Gwendoline Blondeel (soprano), Ensemble Les Accents, Thibault Noally (direction). Crédit photo (c) David Richalet